1re Année. — N° 26. **Quinze centimes le numéro à Paris** Le 29 Décembre 1864

**ABONNEMENTS :**

| | Un an. | Six mois. |
|---|---|---|
| **France** . . . . . | **10** fr. | **6** fr. |
| **Etranger** . . . . | **12** | **7** |
| **Outre-Mer** . . . . | **14** | **8** |

On s'abonne au bureau du journal ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez M. Ledoyen et chez tous les autres libraires.

**L'abonnement part du 1er Juillet ou du 1er Janvier**

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

# L'AVENIR

## MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

**AVIS GÉNÉRAL**

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

**Annonces : 3 fr. la ligne.**

BUREAUX : Rue de l'Abbaye-Montmartre, 6. — Vente au numéro, chez LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.

## AVIS ESSENTIEL.

Nous prions ceux de nos abonnés dont l'abonnement expire le 31 décembre, de vouloir bien le renouveler avant cette époque, s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi du journal; nous rappelons que les abonnements partent du 1er juillet ou du 1er janvier; qu'ils se paient d'avance, soit au bureau du journal, soit en mandat sur la poste. L'Administration ne faisant jamais de traite, nous invitons ceux de nos abonnés en retard à vouloir bien user de l'un des moyens indiqués.

Depuis la création de *l'Avenir,* nous avons gracieusement envoyé notre journal à plusieurs centaines de personnes; elles sont donc aujourd'hui parfaitement en mesure de connaître nos tendances et notre rédaction.

Si notre feuille ne leur parvient pas dorénavant, c'est que les exemplaires que nous avons consacrés à être répandus gratuitement seront adressés à d'autres lecteurs : nous voulons répandre l'idée. Nous prions également les personnes qui auraient quelques communications ou quelques réclamations à nous faire, de s'adresser directement à nous.

Immédiatement après les *Lettres d'un chrétien*, nous publierons le *Livre d'Eraste.* Il ne nous appartient pas d'en faire l'éloge, mais nous espérons que nos sympathiques lecteurs nous sauront gré de cette publication. Nous publierons également une série d'études philosophiques de MM. André Pezzani, Honoré Benoist, P. Xavier, de Montneuf, etc., dont la collaboration nous est assurée. Plusieurs médiums de Paris et de province nous ont gracieusement offert leurs concours, que nous avons accepté avec reconnaissance. A partir du 1er janvier prochain, nous donnerons le compte rendu des séances particulières des groupes de Paris ou de province qu nous paraîtront intéressantes pour le public spirite; enfin nous ne négligerons rien pour tenir les engagements que notre titre de *Moniteur du Spiritisme* comporte.

**Paris, le 22 Décembre**

## Un nouvel adversaire du Spiritisme.

**Réponse au discours de M. le docteur L. DANNER,**
Professeur de physiologie à l'École de Médecine de Tours.

Après avoir, *selon l'usage antique et solennel*, modestement parlé de son insuffisance et des difficultés de sa tâche, M. le docteur Danner demande nécessairement à l'assemblée quelques instants d'indulgence.

Tous les orateurs sont modestes dans l'exorde. Cela donne du relief aux autres parties du discours, et il se trouve souvent, comme vous allez voir, chers lecteurs de l'*Avenir*, qu'un orateur qui a fait une bonne rhétorique, si humble qu'il se montre à nous dans un exorde, s'érige un piédestal dans la péroraison et la conclusion.

M. le docteur Danner a longtemps hésité avant de se résoudre à dire au monde qu'une grande épidémie sévissait sur les intelligences, et que, dans ce cataclysme de la raison humaine, il était heureux qu'il eût conservé la sienne pour nous guérir ; car...

« N'est-ce pas au médecin qu'il appartient, en effet, — dit-il, — de rechercher le mal, de le signaler, d'en prévoir les conséquences, et d'en indiquer, s'il le peut, le remède.

*Ne supra crepidam!* — répondrai-je à M. le docteur Danner... Avant de guérir les esprits, malades, à votre avis, parce qu'ils croient à leur propre existence, il serait peut-être à propos de chercher des remèdes pour le corps, l'art de la thérapeutique s'en trouverait si bien!. . Mais vous êtes matérialiste; vous ne croyez pas à l'âme éternelle, vous ne croyez pas à l'Esprit.... et inconséquence étrange! vous parlez de guérir les maladies d'esprit.

Suivant vous, l'homme ne serait qu'un être éphémère, doué d'une force vitale intelligente, mais éphémère aussi; cette force vitale souffrirait des troubles survenus dans l'organisme, et les souffrances devraient disparaître, *cessante causâ.*

Mais, Monsieur, si les souffrances morales proviennent d'un désordre occasionné dans nos organes, comment expliquerez-vous la douleur que ressent une mère à la perte de son enfant, douleur qui réside dans un corps plein de santé aussi bien que dans un corps maladif. Les peines morales ne sont-elles l'apanage que des organisations défectueuses?

Que l'ennui ne soit, à votre avis, que l'effet d'une affection de la rate, je puis l'admettre, car l'ennui trouve sa raison d'être en nous-mêmes, mais que peut sur nos organes la disparition d'un père, d'une mère, d'un ami? Leurs souffrances n'ont pu affecter la partie matérielle de notre individualité.

Près d'une table bien servie, que la vue d'une misère, nous servant de terme de comparaison, nous fasse apprécier davantage notre bien-être, je le comprends encore : le bien-être a son objet en nous; mais que notre cœur se serre à la vue de cette misère, et que nous en souffrions, je ne le comprends plus : la pitié a son objet hors de nous.

Hélas! cette douleur d'une mère, cette pitié dont se sent prise une âme charitable à la vue d'une souffrance, c'est de la folie! Des troubles fâcheux survenus dans l'économie animale de ma pauvre matière m'ont fait pleurer au souvenir d'une mère et d'un frère perdus! si je n'avais eu quelque défaut d'organisation, ma raison eût

## FEUILLETON DE L'AVENIR

## PRÉDICTIONS.

**Ancedotes concernant Mme de Maintenon.** (1)

Dans les histoires du temps, il est parlé d'un certain maçon nommé Barbé, qui se mêlait d'astrologie. Ce Barbé allait souvent dans la maison du poëte Scarron; il eut occasion de voir son épouse. Frappé de l'ensemble de ses traits, de l'élégance de sa taille et de la noblesse de son port, on rapporte qu'il s'écria : « C'est la femme d'un estropié, mais je m'y connais bien; elle est née pour être reine, » expression dont on se sert souvent lorsqu'on aperçoit un certain air de grandeur dans une personne peu favorisée des dons de la fortune; mais le propos du maçon avait le ton de l'inspiration et semblait dicté par la connaissance qu'il prétendait avoir de l'influence des astres sur la naissance des hommes. Quelque temps après, ce même Barbé rencontra madame de Maintenon à l'hôtel d'Albret, où, pour lors, elle demeurait, et, s'arrêtant devant elle, on assure qu'il lui dit d'un ton d'oracle : « Madame, après bien des chagrins et des peines, vous monterez où vous ne croyez pas monter; un roi vous aimera et vous règnerez. » On ajoute que ce maçon entra ensuite dans des détails qui étonnèrent madame de Maintenon, surtout après la réussite de cette espèce de prophétie. Plusieurs dames, présentes à cette conversation, se mirent à rire et à plaisanter madame Scarron sur sa prochaine élévation... « Eh! Mesdames, dit le maçon de mauvaise humeur, vous feriez beaucoup mieux de vous prosterner, de lui baiser la robe que de vous moquer d'elle. » On dit que lorsque cette prédiction fut accomplie, madame de Maintenon fit chercher le prophète, mais qu'il était mort.

On raconte aussi que madame de Montespan, qui avait la faiblesse de croire à l'astrologie, se détermina à consulter une des fameuses sorcières de ce temps, et qu'elle se fit accompagner par madame Scarron et madame d'Hendicourt, habillées en femmes de chambre. La sorcière, soit qu'elle fût prévenue, ce qu'il est assez naturel de penser, soit par un effet du hasard fort difficile à croire, en voyant entrer ces dames, marqua beaucoup d'étonnement : « Que vois-je, dit-elle à madame de Montespan, en fixant madame Scarron, mon art m'apprend qu'avant peu votre femme de chambre sera plus grande dame que vous. » Si l'anecdote est vraie, il ne faut plus s'étonner des continuels débats de ces deux dames pendant les derniers moments de leur liaison.

(1) Note de l'éditeur au supplément des mémoires de M. le duc de St-Simon, édit. de 1789, publiée à Londres, pag. 56, 57, 58 du premier vol.

**Vision au moyen d'un cristal.**

Bientôt après que j'eus découvert la faculté d'écrire chez miss L., pourvu que ma main fût posée sur la sienne, elle écrivit : « Je pourrais me montrer à vous, si vous vouliez regarder dans le cristal. »

Le cristal est simplement un morceau de verre transparent, de la forme d'un œuf, qui m'a été donné par un ami. Cet ami a vu les diseurs de bonne aventure du Lancashire faire usage de verres semblables.

L'affirmation de la faculté de miss L. de voir par le cristal fut vérifiée. La vision eut lieu d'abord de la manière suivante. Ayant placé le verre sur une table et l'ayant couvert assez complétement pour en exclure (ainsi que de ses propres yeux) tout vestige de lumière et de reflet des objets dans la chambre, elle s'assit et fixa le cristal. Au bout de dix minutes, elle dit que le verre semblait devenir nuageux, puis obscur, et puis totalement noir. Puis une lumière se montra, paraissant provenir de l'intérieur du cristal, et celui-ci devint clair. Après, vint une succession de vues de plus en plus belles, chacune persistant pendant une minute environ, puis disparaissant, et faisant place à une autre, après un certain obscurcissement du cristal.

La plus grande partie des premières vues étaient caractérisées, soit par une porte, une arche, un pont ou par quelque autre image symbolique de passage d'un état à une autre. J'ai remarqué cela chaque fois que la vision par le cristal était bien développée. Miss L. semblait en général passer par deux portes avant de voir les personnes, dans lesquelles elle pouvait reconnaître ses amis terrestres.

Après que la dernière arche avait été passée et que le cristal était redevenu clair, miss L. reconnut avec la plus grande exactitude l'esprit qui l'avait priée de regarder. La voyante décrivit chaque partie de sa robe, et la précision avec laquelle elle décrivit d'autres esprits, amis ou parents du premier, me les fit immédiatement reconnaître.

été saine, et je n'aurais pas éprouvé de douleur appréciable.

Voilà les conclusions que je déduis de la théorie de M. le docteur Danner, pendant qu'il se promène dans l'ancienne Grèce et à travers le moyen âge : l'érudition est une belle chose, mais, suivant moi, un pas fait en avant vaut infiniment mieux que cent pas faits en arrière. Aussi laisserai-je le savant docteur serrer la main à Castor, Pollux, Esculape, Hippocrate et autres demi-dieux et médecins de l'antiquité, pour l'attendre à ce passage de son discours :

« A l'heure où toutes les sciences, s'unissant pour nous inonder de leurs bienfaisants rayons, nous tracent la route dans un sillon de lumières, lorsque chaque jour qui s'écoule marque une étape de plus dans la voie du progrès, il est permis de se rassurer, et de regarder l'avenir avec confiance... »

Mais ce progrès, monsieur, comment y arrivons-nous ? Est-ce en n'admettant que ce qui est démontré ? L'axiome d'aujourd'hui n'est-il pas l'hypothèse d'hier ? Salomon de Caus, le fou de la veille, a aujourd'hui des droits à vos sympathies, je crois : « Ces bienfaisants rayons de la science, qui vous inondent, » se sont échappés de la cervelle de ces fous sublimes qui cherchent ailleurs que dans les idées admises la raison d'être de chaque chose. Cette « route tracée dans un sillon de lumières, » qui vous y guide, si ce n'est le fou qui, se frayant un passage dans l'ombre, vous appelle quand il a déblayé la route, et y a allumé le phare lumineux qui doit assurer vos pas prudents ?

Oh ! la prudence des savants est connue : le savant doit être infaillible, et, pour maintenir son infaillibilité, il nomme « théories nuageuses » les hypothèses rationnelles qui n'ont souvent besoin que d'une expérience pour être démontrées comme des vérités.

Mais je parle d'*une* expérience, quand on en fait depuis deux ou trois ans à l'Institut pour et contre la *génération spontanée*. Un fou, ce M. Pouchet, qui prétend que la combinaison de différentes matières peut donner naissance à des infusoires, quand M. Pasteur, qui représente l'ancien système, soutient que l'Être suprême a semé l'espace de germes, attendant, pour être fécondés, les expériences faites à l'Institut.

Sans doute, M. le docteur Danner, « chaque jour qui s'écoule marque une étape de plus dans la voie du progrès » ; sans doute, « il est permis de se rassurer, et de regarder l'avenir avec confiance », mais ce n'est pas parce qu'il y a des savants, c'est parce que de grandes vérités planent tout autour de vous, sous forme de « théories nuageuses, » et que vous vous proposez de les découvrir à l'aide du télescope, dès qu'elles seront pour l'humanité tout entière visibles à l'œil nu.

Car, dans le personnel des professeurs comme dans celui des médecins, j'ose compter des *malades* dont la malheureuse organisation aime à s'agiter à travers l'inconnu, et à chercher la raison de ses souffrances dans une série d'existences antérieures. Peut-être n'est-elle pas insensée cette conscience qu'ils ont de leur éternité ! peut-être n'est-ce pas une folie de conclure de toutes les observations faites à la longue qu'il doit y avoir un but à ces mondes infinis dont vous avez aussi bien que nous constaté l'existence, et peut-être aussi me serait-il permis de vous demander :

De deux cerveaux, dont l'un cherche et découvre les secrets de la nature, et dont l'autre, paresseusement fermé à toute idée nouvelle, à toute besogne qu'on ne lui aura pas préparée, élaborée, achevée, lequel a reçu la piqûre de la tarentule ?

A chances égales, mieux vaut sans doute la piqûre qui vivifie que la piqûre qui paralyse.

A entendre M. le docteur Danner parler de l'épidémie qui frappe les intelligences de notre malheureux siècle, si fécond pourtant en découvertes de tous genres, on pourrait croire qu'il va nous dire la manière de nous guérir, ou tout au moins nous indiquer un régime à suivre. Pour ma part, en lisant son discours, je m'attendais à apprendre que les pharmaciens se disposaient à faire des approvisionnements considérables d'ellébore ; il n'en est rien. De son voyage rétrospectif à travers les siècles écoulés, le savant professeur ne nous rapporte que des lieux communs, et c'est avec ce bagage qu'il prétend traiter nos esprits malades.

Avant de nous décocher quelques traits, M. Danner veut bien reconnaître que la folie dont nous sommes atteints peut apporter quelques modifications heureuses dans notre système nerveux ; mais la pathologie se rend facilement compte de cet étrange effet. Ecoutez plutôt :

« Avons-nous oublié que, dans les troubles profonds du système nerveux, les sens peuvent acquérir une acuité, une délicatesse inaccoutumées ? Et la pathologie ne suffit-elle pas à nous rendre compte des faits, ainsi dépouillés de leur prestigieux appareil ? »

C'est bien possible, Monsieur : mais la moindre petite explication ferait bien mieux mon affaire... La pathologie vous suffit... soit ! Mais enfin, vous parlez à des élèves, et peut-être serait-il de votre devoir de leur dire : Voici pourquoi je nie. Quelque grande que soit l'autorité d'un professeur sur la manière de voir des gens qui assistent à ses cours, cette autorité ne va pas jusqu'à leur inspirer une foi aveugle. La science veut des preuves pour être convaincue ; donnez des preuves pour convaincre.

Il est si facile, du haut d'une chaire, de jeter le ridicule sur l'humble travailleur, qui n'a pour se défendre que son inébranlable conviction.

Mais, puisqu'il vous est possible d'expliquer les faits, permettez-moi de vous demander si la pathologie vous donne la raison d'être de celui-ci :

Il y a quelque dix ans, je ne pouvais écrire à mon beau-frère, sans que ma sœur, à son lever, deux ou trois heures avant l'arrivée du facteur, ne récitât, en présence de toute la famille, le contenu de ma lettre, mot pour mot.... Elle l'avait lue en rêve.... Moi-même j'ai fait en rêve, la veille de la composition, une version grecque qui nous fut effectivement dictée... Bruges, que je visitai un an après avoir vu cette ville en songe, était bien telle que j'avais cru la voir, et sans guide, sans interprète, je pus me rendre, à travers un dédale de rues, à une église remarquable par une magnifique chaire en bois sculpté. Serait-il étonnant que mon rêve fût une réminiscence ? et s'il n'était en effet qu'une réminiscence, n'aurais-je pas quelques bonnes raisons pour croire à une existence antérieure ? Aussi bien que vous, je veux des preuves pour être convaincu ; mais il est des faits en présence desquels je m'incline. L'explication, je la cherche, et ne crois pas être malade pour cela.

Pour ne pas nier ce qu'elle ne s'explique pas, la science ne perdrait rien de sa dignité. Avant de condamner le Spiritisme, et de plaindre les personnes qui en ont admis les croyances, vous pourriez en étudier les doctrines qui sont celles de tout homme de bien. Admettez, au moins, Monsieur, qu'une épidémie de ce genre n'est pas dangereuse, puisqu'elle conseille à tous les peuples de se tendre la main, et que, si elle montre à l'humanité un avenir au-delà du tombeau, c'est afin qu'elle se rende digne d'une récompense.

Exposer mon opinion sur le matérialisme et ses conséquences possibles, ce serait répéter aux lecteurs de l'*Avenir* ce qu'ils ont pu lire dans mon précédent article. Mais je vous dirai, avec la ferme conviction que vous me donnerez raison : Le matérialisme ne peut que nous rendre égoïstes ; tandis que le Spiritisme, auquel je me rallie, sans en avoir admis toutes les croyances, croyances que pourtant je ne nie pas, car je ne nie rien sans examen préalable, et que je défends aujourd'hui, parce qu'elles sont conformes à l'esprit de l'*Avenir*, parce qu'elles poursuivent le même but, tandis que le Spiritisme, dis-je, nous invite à supporter patiemment les adversités, à pardonner le mal qui nous est fait, et à tendre à nos frères souffrants une main secourable.

Voilà nos doctrines, Monsieur, et si les Spirites sont fous, je me ferai toujours un honneur de partager leur folie.

HONORÉ BENOIST.

## Le Spiritisme chez Victor Hugo.

### Madame de Girardin et Vacquerie à Jersey. (1)

« Nous avions fait connaissance avec notre île ; nos relations avec elle s'étaient vite établies ; grâce à nos excursions quotidiennes, nous commencions à être dans l'intimité des bois, et nous avions déjà trois ou quatre rochers pour amis. Mais les insulaires nous étaient inconnus. Comment ils s'arrangeraient de nous, et nous d'eux, nous l'ignorions totalement. Les premiers habitants auxquels les arrivants aient affaire dans tous pays, sont les aubergistes, qui n'ont pas l'habitude de fermer leurs portes aux étrangers. Je déclare que la *Pomme d'or* n'avait pas hésité à nous offrir son hospitalité, et qu'elle nous l'aurait même continuée indéfiniment, si nous n'avions pas trouvé un gîte moins banal. Mais comme c'est une auberge française, nous n'y avions rien appris des mœurs des indigènes, ni même de leur cuisine.

» Les naturels, je dois le dire, ne témoignaient pas la moindre velléité de se précipiter vers nous. Nous n'en versions pas des pleurs de sang. Il y avait à Jersey des réfugiés de tous pays ; l'amitié avait de quoi choisir parmi ces hommes de grand courage. Je regretterai longtemps les joyeux dîners où la table s'allongeait pour réunir Pierre Leroux, le général Meszaros, Schœlcher, le général Percsel, le général Leflo, Sandor Téléki, Mezaise, Théophile Guérin, Barbier, Bonnet-Duverdier, Kesler, Emile Allix, Xavier Durieu, Ribeyrolles ; et puis, on venait de France. Ma mère, ma sœur et mon neveu m'apportèrent la famille. Paul Meurice, tous les ans, m'apportait le vrai Paris.

» Madame de Girardin vint passer dix jours à Jersey. Je la connaissais ; je l'avais même rencontrée dans des occasions où la familiarité est plus grande que d'usage ; j'avais soupé avec elle deux fois, une fois chez Clésinger, j'étais entre elle et madame Houssaye, toutes deux sont mortes ! et l'autre fois chez Victor Hugo. Combien des convives ont disparu : madame de Girardin, madame Houssaye, madame Hamelin, Louis Perrée le fondateur du *Siècle*, mademoiselle Rachel, sa sœur Rébecca, Manin ! Lorsque je me retourne vers ces joies du passé, elles me semblent lugubres, et la nappe a des plis de linceul. Mais je n'avais jamais vu madame de Girardin d'aussi près qu'à Jersey.

» Quand on ne l'avait pas approchée, sa grande réputation, son grand talent, ses vers politiques, ses tragédies, l'ampleur de sa beauté, tout, jusqu'à la colonnade de son hôtel des Champs-Elysées, qui paraissait être sa demeure naturelle, lui donnait quelque chose de pompeux et de solennel. Son salon était très-fermé à qui n'avait pas pour l'ouvrir la clef d'or de la renommée. Je l'ai vue déconcerter, par son accueil glacial, une jeune femme que lui présentait un de ses meilleurs amis ; elle était irrévocablement inhospitalière aux littérateurs de troisième ordre, aux peintres obscurs, aux musiciens sans écho ; pour un seul qui parvenait à se faufiler par une porte entrebâillée, elle changeait son jour jusqu'à deux ou trois fois dans un hiver ; elle les excluait non-seulement de ses soirées intimes, mais même de ses grandes cohues. En femme de lettres, elle n'acceptait que madame Sand. Pour entrer, il fallait une supériorité, mais n'importe laquelle, naturelle ou factice ; elle invitait un duc comme un poëte, et elle aimait autant un titre qu'une gloire. Cette confusion, singulière dans une si haute intelligence, ne tenait pas seulement à son sexe, toujours ébloui du clinquant social, il tenait surtout à son éducation. Dès qu'elle avait balbutié ses premiers

(1) Extrait des *Miettes* de l'Histoire, d'Auguste Vacquerie. Un fort volume de 3 fr. 50. chez Pagnerre, à Paris.

vers, sa mère l'avait étalée dans les hôtels du faubourg Saint-Germain et en avait fait une curiosité qu'on servait entre une glace et un verre de punch, une Pythonisse en cage, qui avait pour trépied un tabouret, une muse qui *allait en ville*. Sa noble nature n'avait pas consenti longtemps à colporter ainsi de maison en maison et à déballer sa poésie (la vue n'en coûte rien). Elle n'avait point tardé à s'apercevoir qu'elle n'était pas à sa place là-dedans, ni comme poète, ni comme femme. Cet enthousiasme des salons est toujours une protection, et leur admiration finit par être blessante. La jeune fille s'y était sentie à la fois inférieure et supérieure; elle s'en était retirée, mais elle en avait emporté une blessure, un besoin de revanche de ces applaudissements, une amère envie d'avoir, elle aussi, son salon où, à son tour, elle applaudirait les autres, et où elle daignerait accueillir ses protecteurs. Ce salon qu'elle avait rêvé, qu'elle avait voulu, qu'elle avait exigé comme une réparation, l'auteur de son succès, la puissance de la *Presse* et une persévérance digne d'un autre but le lui avaient donné. Sa maison était devenue le rendez-vous rayonnant et sonore de tout le Paris européen. Toutes ces raisons inquiétaient ceux qui pénétraient pour la première fois dans son intimité, et ils redoutaient une femme imposante et théâtrale : ils trouvaient un bon garçon.

» En entrant dans son palais tragique, même les soirs où elle recevait toute cette aristocratie intellectuelle ou positive, on était surpris et tranquillisé de le voir tout simplement tendu de perse : l'intérieur de son caractère vous faisait la même bonne surprise. Son premier mot vous rassurait et vous mettait à l'aise. Elle ne parlait pas, elle causait, ce qui est bien différent, car savoir parler ce n'est que savoir parler, et savoir causer c'est savoir parler et écouter. Sa conversation était souvent profonde, jamais lourde; tous les tons, l'emportement de la passion et l'éclat de rire, une éloquence virile et des naïvetés d'enfant. A Jersey, sa vie ne pesait pas plus que sa parole; rien de gênant, s'accommodant de tout, prête à se promener si on voulait, à rester si on l'aimait mieux, toujours habillée, aucune des puérilités de la femme. C'était peut-être son défaut; elle qui disait que les brunes étaient des garçons manqués, malgré ses admirables cheveux blonds, elle n'était peut-être pas assez femme; on la trouvait très-belle, et il ne venait pas à l'idée d'en être amoureux; on l'aurait tutoyée avant de lui baiser la main. Avec cela, elle était femme par toutes les délicatesses du cœur, par un excessif soin de sa personne, par la correction de son ajustement et par une propreté si susceptible que sa femme de chambre ne devait jamais coudre pour ne pas la toucher avec des doigts noircis par la piqûre de l'aiguille.

» C'était à la fin de l'été de 1853; elle était alors dans toute la plénitude de sa réputation, et, ce qui vaut mieux encore, de son talent. Elle avait été lente à le dégager de son éducation première. Les succès de salon en avaient d'abord compromis la libre allure. Il avait fallu plaire à ce public étroit et maniéré. De là, ce côté précieux et mièvre de ses commencements, ces stances d'étagère, ces poëmes sous verre. De là aussi, ses deux tragédies, car, en même temps qu'il n'aimait que le joli, son auditoire n'admirait que la tragédie, et en cela il faisait son devoir de royaliste : qui veut Louis XIV en politique, doit le vouloir en littérature, et le drame est de la démocratie. De sorte que sa physionomie littéraire fut longtemps altérée par un singulier mélange de classique et de mondain, de suranné et d'éphémère, et il y a une quantité de ses vers qui ont l'air d'avoir été confectionnés par une Minerve modiste. Elle s'était peu à peu dégagée de cet alliage; sa prose surtout en était sortie pure, ferme et personnelle. Elle n'est déjà plus Delphine Gay dans ses romans; elle est tout à fait madame de Girardin, dans les causeries hebdomadaires du vicomte de Launay. Ici le faubourg Saint-Germain n'est plus qu'un reste d'habitude; le livre est encore aristocrate par endroits; c'est un vicomte qui le signe; il croit au « grand monde, » il connaît des grands seigneurs, il donne la même importance au bal de l'ambassade qu'à une première représentation, et il reçoit aussi bien un ministre que Balzac ; mais la phrase s'affranchit, elle est résolument contemporaine et vivante ; la hâte du feuilleton, la diversité rapide des faits à reproduire, le pêle-mêle du public du journal, ont supprimé d'emblée toutes les conventions et toutes les mesquineries ; la femme a encore des scrupules, l'écrivain n'en a plus ! Elle avait fait un pas encore plus décisif au théâtre. Laissant là ses tâtonnements raciniens, laissant les vers où elle s'est toujours sentie moins à l'aise, elle venait de faire jouer *Lady Tartuffe*, où elle s'est cherchée, et elle venait d'achever ***La Joie fait peur***, où elle s'est trouvée. Elle se possédait, elle possédait le public, elle était triomphante ; mais toutes les prospérités se font payer plus qu'elles ne valent ; au moment où tous l'enviaient, elle se savait malade, elle est morte l'année suivante.

» Etait-ce sa mort prochaine qui l'avait tournée vers la vie extra-terrestre? Elle était très-préoccupée des tables parlantes. Son premier mot fut : « Si j'y croyais? » Elle y croyait fermement, quant à elle, et passait ses soirées à évoquer les morts. Sa préoccupation se reflétait, à son insu, jusque dans son travail : le sujet de *La Joie fait peur*, n'est-ce pas un mort qui revient? Elle voulait absolument qu'on crût avec elle, et, le jour même de son arrivée, on eut de la peine à lui faire attendre la fin du dîner; elle se leva dès le dessert et entraîna un des convives dans le *parlour* où ils tourmentèrent une table, qui resta muette. Elle rejeta la faute sur la table dont la forme carrée contrariait le fluide. Le lendemain, elle alla acheter elle-même, dans un magasin de jouets d'enfants, une petite table ronde à un seul pied terminé par trois griffes, qu'elle mit sur la grande. Elle ne se découragea pas, et dit que les Esprits n'étaient pas des chevaux de fiacre qui attendaient patiemment le bourgeois, mais des êtres libres et volontaires qui ne venaient qu'à leur heure. Le lendemain, même expérience et même silence. Elle s'obstina, la table s'entêta. Elle avait une telle ardeur de propagande, qu'un jour, dînant chez des Jersiais, elle leur fit interroger un guéridon, qui prouva son intelligence en ne répondant pas à des Jersiais. Ces insuccès répétés ne l'ébranlèrent pas ; elle resta calme, confiante, souriante, indulgente à l'incrédulité. L'avant-veille de son départ, elle nous pria de lui accorder, pour son adieu, une dernière tentative. Je n'avais pas assisté aux tentatives précédentes : je ne croyais pas au phénomène, et je ne voulais pas y croire. Je ne suis pas de ceux qui font mauvais visage aux nouveautés, mais celle-là prenait mal son temps et détournait Paris de pensées que je trouvais au moins plus urgentes. J'avais donc protesté par mon abstention. Cette fois, je ne pus pas refuser de venir à la dernière épreuve, mais j'y vins avec la ferme résolution de ne croire que ce qui serait trop prouvé.

» Madame de Girardin et un des assistants, celui qui voulut, mirent leurs mains sur la petite table. Pendant un quart d'heure, rien, mais nous avions promis d'être patients; cinq minutes après, on entendit un léger craquement du bois, ce pouvait être l'effet d'une pression involontaire des mains fatiguées ; mais, bientôt, ce craquement se répéta, et puis ce fût une sorte de tressaillement électrique, puis une agitation fébrile. Tout-à-coup, une des griffes du pied se souleva. Madame de Girardin dit : — « Y a-t-il quelqu'un ? S'il y a quelqu'un et qu'il veuille nous parler, qu'il frappe un coup. » La griffe retomba avec un bruit sec. — « Il y a quelqu'un ! s'écria Madame de Girardin ; faites vos questions. »

» On fit des questions et la table répondit. La réponse était brève, un ou deux mots au plus, hésitante, indécise, quelquefois inintelligible. Etaient-ce nous qui ne la comprenions pas? Le mode de traduction des réponses prêtait à l'erreur. Voici comment on procédait : on nommait une lettre de l'alphabet, *a*, *b*, *c*, etc., à chaque coup de pied de la table; quand la table s'arrêtait, on marquait la dernière lettre nommée. Mais, souvent, la table ne s'arrêtait pas nettement sur une lettre; on se trompait, on notait la précédente ou la suivante ; l'inexpérience s'en mêlant, et Madame de Girardin intervenant le moins possible pour que le résultat fût moins suspect, tout s'embrouillait. A Paris, Madame de Girardin employait, nous avait-elle dit, un procédé plus sûr et plus expéditif; elle avait fait faire exprès une table avec un alphabet à cadran et une aiguille qui désignait elle-même la lettre. — Malgré l'imperfection du moyen, la table, parmi des réponses troubles, en fit qui me frappèrent.

» Je n'avais encore été que témoin; il fallut être acteur à mon tour; j'étais si peu convaincu, que je traitai le miracle comme un âne savant à qui l'on fait deviner « la fille la plus sage de la société; » Je dis à la table : Devine le mot que je pense. Pour surveiller la réponse de plus près, je me mis à la table moi-même avec M^me^ de Girardin. La table dit un mot; c'était le mien. Ma coriacité n'en fut pas entamée. Je me dis que le hasard avait pu souffler le mot à M^me^ de Girardin, et M^me^ de Girardin le souffler à la table; il m'était arrivé à moi-même au bal de l'opéra, de dire à une femme en domino que je la connaissais et, comme elle me demandait son nom de baptême, de dire au hasard un nom qui s'était trouvé le vrai ; sans même invoquer le hasard, j'avais très-bien pu, au passage des lettres du mot, avoir, malgré moi, dans les yeux ou dans les doigts un tressaillement qui les avait dénoncées. Je recommençai l'épreuve : mais pour être certain de ne trahir le passage des lettres ni par une pression machinale, ni par un regard involontaire, je quittai la table et je lui demandai, non le mot que je pensais, mais sa traduction. La table dit : « Tu veux dire *souffrance*. » Je pensais *amour*.

» Je ne fus pas encore persuadé. En supposant qu'on aidât la table, la souffrance est tellement le fond de tout, que la traduction pouvait s'appliquer à n'importe quel mot que j'aurais pensé : ***souffrance*** aurait traduit ***grandeur***, ***maternité***, ***poésie***, ***patriotisme***, ***etc.***, aussi bien qu'*amour*. Je pouvais donc être dupe, — à la seule condition que M^me^ de Girardin, si sérieuse, si généreuse, si amie, mourante, eût passé la mer pour mystifier des proscrits.

» Bien des impossibles étaient croyables avant celui-là; mais j'étais déterminé à douter jusqu'à l'injure. D'autres interrogèrent la table et lui firent deviner leur pensée ou des incidents connus d'eux seuls ; soudain elle sembla s'impatienter de ces questions puériles ; elle refusa de répondre, et cependant elle continua de s'agiter comme si elle avait quelque chose à dire. — Son mouvement devint brusque et volontaire comme un ordre. — Est-ce toujours le même Esprit qui est là? demanda M^me^ de Girardin. La table frappa deux coups, ce qui, dans le langage convenu, signifiait non. — Qui es-tu, toi? La table répondit le nom d'une morte, vivante dans tous ceux qui étaient là.

» Ici, la défiance renonçait : personne n'aurait eu le cœur ni le front de se faire devant nous un tréteau de cette tombe. Une mystification était déjà bien difficile à admettre, mais une infamie! Le soupçon se serait méprisé lui-même. Le frère questionna la sœur qui sortait de la mort pour consoler l'exil; la mère pleurait; une inexprimable émotion étreignait toutes les poitrines; je sentais distinctement la présence de celle qu'avait arrachée le dur coup de vent. Où était-elle? Nous aimait-elle toujours? était-elle heureuse? Elle répondait à toutes les questions, ou répondait qu'il lui était interdit de répondre. La nuit s'écoulait, et nous restions là, l'âme clouée sur l'invisible apparition. Enfin, elle nous dit : Adieu ! et la table ne bougea plus.

» Le jour se levait, je montai dans ma chambre et avant de me coucher, j'écrivis ce qui venait de se passer comme si ces choses-là pouvaient être oubliées. — Le

lendemain, Mme de Girardin n'eut plus besoin de me solliciter, c'est moi qui l'entraînai vers la table. La nuit encore y passa. Mme de Girardin partait au jour, je l'accompagnai au bateau, et, lorsqu'on lâcha les amarres, elle me cria : Au revoir! Je ne l'ai pas revue. Mais je la reverrai.

» Elle revint en France faire son reste de vie terrestre. Depuis quelques années, son salon était bien différent de ce qu'il avait été. Ses vrais amis n'étaient plus là. Les uns étaient hors de France, comme Victor Hugo; les autres plus loin, comme Balzac; les autres plus loin, comme Lamartine. Elle avait bien encore tous les ducs et tous les ambassadeurs qu'elle voulait, mais la révolution de Février ne lui avait pas laissé toute sa foi à l'importance des titres et des fonctions, et les princes ne la consolaient pas des écrivains. Elle remplaçait mieux les absents en restant seule avec un ou deux amis et sa table. Les morts accouraient à son évocation; elle avait ainsi des soirées qui valaient bien ses meilleures d'autrefois et où les génies étaient suppléés par les Esprits. Ses invités de maintenant étaient Sedaine, madame de Sévigné, Sapho, Molière, Shakespeare. C'est parmi eux qu'elle est morte. Elle est partie sans résistance et sans tristesse; cette vie de la mort lui avait enlevé toute inquiétude. Chose touchante, que, pour adoucir à cette noble femme le rude passage, ces grands morts soient venus la chercher!

» Le départ de Madame de Girardin ne ralentit pas mon élan vers les tables. Je me précipitai éperdûment dans cette grande curiosité de la mort entr'ouverte.

» Je n'attendais plus le soir; dès midi, je commençais et je ne finissais que le matin; je m'interrompais tout au plus pour dîner. Personnellement, je n'avais aucune action sur la table, et je ne la touchais pas, mais je l'interrogeais. Le mode de communication était toujours le même; je m'y étais fait. Madame de Girardin m'envoya de Paris deux tables : une petite dont un pied était un crayon qui devait écrire et dessiner; elle fut essayée une ou deux fois, dessina médiocrement et écrivit mal; l'autre était plus grande; c'était cette table à cadran d'alphabet dont une aiguille marquait les lettres; elle fut rejetée également après un essai qui n'avait pas réussi, et je m'en tins définitivement au procédé primitif, lequel, simplifié par l'habitude et par quelques abréviations convenues, eut bientôt toute la rapidité désirable. Je causais couramment avec la table; le bruit de la mer se mêlait à des dialogues dont le mystère s'augmentait de l'hiver, de la nuit, de la tempête, de l'isolement. Ce n'étaient plus des mots que répondait la table, mais des phrases et des pages. Elle était, le plus souvent, grave et magistrale, mais, par moments, spirituelle et même comique. Elle avait des accès de colère; je me suis fait insulter plus d'une fois pour lui avoir parlé avec irrévérence, et j'avoue que je n'étais pas très-tranquille, avant d'avoir obtenu mon pardon. Elle avait des exigences; elle choisissait son interlocuteur, elle voulait être interrogée en vers, et on lui obéissait, et alors elle répondait elle-même en vers. Toutes ces conversations ont été recueillies, non pas au sortir de la séance, mais sur place et sous la dictée de la table; elles seront publiées un jour, et proposeront un problème impérieux à toutes les intelligences avides de vérités nouvelles.

Si l'on me demandait ma solution, j'hésiterais. Je n'aurais pas hésité à Jersey, j'aurais affirmé la présence de Esprits. Ce n'est pas le regard de Paris qui me retient; je sais tout le respect qu'on doit à l'opinion du Paris actuel, de ce Paris si sensé, si pratique et si positif, qu'il ne croit, lui, qu'au maillot des danseuses et au carnet des agents de change. Mais son haussement d'épaules ne me ferait pas baisser la voix. Je suis même heureux d'avoir à lui dire que, quant à l'existence de ce qu'on appelle les Esprits, je n'en doute pas; je n'ai jamais eu cette fatuité de race qui décrète que l'échelle des êtres s'arrête à l'homme; je suis persuadé que nous avons au moins autant d'échelons sur le front que sous les pieds, et je crois aussi fermement aux Esprits qu'aux onagres. Leur existence admise, leur intervention n'est plus qu'un détail; pourquoi ne pourraient-ils pas communiquer avec l'homme par un moyen quelconque, et pourquoi ce moyen ne serait-il pas une table? Des êtres immatériels ne peuvent faire mouvoir la matière; mais, qui vous dit que ce soient des êtres immatériels? Ils peuvent avoir un corps aussi, plus subtil que le nôtre et insaisissable à notre regard comme la lumière l'est à notre toucher. Il est vraisemblable qu'entre l'état humain et l'état immatériel, s'il existe, il y a des transitions. Le mort succède au vivant comme l'homme à l'animal. L'animal est un homme avec moins d'âme; l'homme est un animal en équilibre. Le mort est un homme avec moins de matière, mais il lui en reste. Je n'ai donc pas d'objection raisonnée contre la réalité du phénomène des tables.

Mais neuf ans ont passé sur cela. J'interrompis, après quelques mois, ma conversation quotidienne, à cause d'un ami dont la raison mal solide ne résista pas à ces souffles de l'inconnu. Je n'ai pas relu, depuis, les cahiers où dorment ces paroles qui m'ont si profondément remué. Je ne suis plus à Jersey, sur ce rocher perdu dans les vagues, où, expatrié, arraché du sol, hors de l'existence, mort-vivant moi-même, la vie des morts ne m'étonnait pas à rencontrer. Et la certitude est si peu naturelle à l'homme, qu'on doute même des choses qu'on a vues de ses yeux et touchées de ses mains.

J'ai toujours trouvé saint Thomas bien crédule.

A. VACQUERIE.

Nous avons donné ce chapitre tout entier, sans suppression, sans réflexion, afin que le lecteur puisse juger en connaissance de cause l'opinion du charmant écrivain. Certains faits dominent dans ce récit : ce sont l'irrécusabilité du phénomène médianimique; les consolations que les exilés en ont retirées; l'inébranlable conviction de Delphine de Girardin; l'émotion profonde que l'évocation d'une fille, d'une sœur, d'une épouse tendrement aimée fit éclater dans le cœur de sa famillo haletante; puis, ces évocateurs : Victor Hugo, Vacquerie! ce médium : Delphine de Girardin! Donc, si l'on bafoue nos convictions, si l'on se moque de nos croyances, si l'on nous traite d'insensés, d'idiots, que sais-je? nous sommes en assez bonne compagnie pour dédaigner les brocards de ces écrivains spirituels qui, la plupart du temps, ne rient que du bout des dents et sont plus près de croire que de ne pas croire.

Quant à la raison que donne Auguste Vacquerie, de la cessation de son commerce avec ses chers regrettés, elle a, certes, sa valeur; mais, le métal en fusion, qui n'a nulle action sur le creuset bien trempé, ne fait-il pas éclater en morceaux le vase ou la capsule qui le contient, quand ce vase ou cette capsule est impropre à le contenir? Enfin, la chimie doit-elle être abandonnée, parce que des savants aventureux et chercheurs ont péri par l'émanation d'un gaz mortel ou par l'effet de l'électricité détonnante?

Cherchons donc courageusement la vérité sans nous préoccuper des soldats qui désertent ou qui tombent sur le champ de bataille.

ALIS D'AMBEL.

Nous recevons le deuxième numéro d'un nouveau journal spirite qui se publie à Toulouse, tous les samedis, sous ce titre: *Le Médium évangélique*. MM. Maurice et Sablier sont à la tête de ce nouvel organe du Spiritisme, et bien qu'ils nous soient complétement inconnus, nous n'hésitons pas à les féliciter du courage qu'ils ont eu de prendre la défense de nos idées dans une ville aussi cléricale que Toulouse; nous leur souhaitons donc une fraternelle bienvenue.

A. D'A.

Nous commencerons dans notre prochain numéro la publication d'une étude très-intéressante de notre collateur André Pezzani, sur le *Christ* d'Émile Barrault.

## COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

Groupe de la rue Sainte-Anne, ci-devant rue du Mail

PRÉSIDENT : M. BLED.

Paris, le mardi 29 septembre 1863.

### LE SPIRITISME A PARIS.

Le flot monte, monte sans cesse; je suis bien heureux de voir que la doctrine spirite se développe partout avec un admirable ensemble et une continuité que rien désormais ne pourra entraver. Paris, lui-même, jusqu'à ce jour insensible à l'influx spirituel, semble se réveiller de sa torpeur; on sent sa grande âme qui se ranime au souffle vivifiant des Esprits; une inquiétude étrange s'empare de sa population, et l'on reconnaît que l'idée accomplit pacifiquement sa gigantesque invasion. Oui, la ville des progrès matériels, la cité des joies et de la fortune, ouvre ses portes au flot régénérateur. Et moi, qui ai la faculté de pénétrer dans les palais et les mansardes, je constate qu'il est peu de maisons où le Spiritisme n'ait pénétré, recrutant chaque jour de nouveaux partisans. Un seul sentiment prédomine dans le cœur de ces nouveaux chrétiens : la charité! N'est-ce pas admirable?

Hier, la ville entière appartenait aux préoccupations politiques : chacun voulait régler le sort de la cité et de l'État; les intérêts sociaux étaient le sujet des méditations de la foule, et chaque citoyen, à son point de vue, relativement étroit, discutait les lois et les droits publics. Aujourd'hui, on délaisse comme éphémères ces questions temporelles pour se tourner vers les hautes questions de la vie future, pour se rapprocher de Dieu, et se perfectionner moralement. Ah! mon fils, quels progrès rapides en quelques années!

Aussi, avec la franchise qui me caractérise, je m'écrierai ici, en m'adressant au frère qui vous donne l'hospitalité : Eh bien! as-tu jamais trouvé, dans toutes les réunions politiques, auxquelles jusqu'à présent tu avais consacré ta vie, ce calme, cette grandeur, cette dignité, cette morale et cette certitude de bonheur que tu trouves dans l'étude de notre chère doctrine? Compare les réunions orageuses des clubs politiques aux paisibles assemblées des groupes spirites et aux violentes diatribes des premiers, les sympathiques enseignements des seconds. Mais ton cœur ouvert à la nouvelle foi, pénétré d'une généreuse ardeur, aspire à répandre parmi tes vieux compagnons les bienfaits que tu as reçus en partage. N'est-ce pas, mon frère, que tu trouves dans ces pratiques un charme et une jouissance dont rien jusqu'alors ne t'avait donné l'idée? N'est-ce pas que tes anciennes préoccupations te paraissent secondaires auprès des graves intérêts qui font battre aujourd'hui ton cœur? Va! mon frère, tous chemins mènent à Rome! c'est-à-dire au progrès, et le Spiritisme, mieux que tout autre doctrine religieuse ou politique, conduira l'humanité au port, et par conséquent ta patrie au bonheur que tu rêvais pour elle.

Il est certaines heures où pour la fécondation de l'idée, il faut labourer le sein de la société comme on laboure la terre pour y ensemencer le froment; mais, tu le sais, il faut pour cela le soc tranchant de la charrue. Actuellement, je peux vous le dire, le soc de la charrue sociale déchire violemment le sein de l'humanité : voyez la Pologne et les Amériques; et s'il m'était permis de soulever le voile qui vous dérobe l'avenir, j'ajouterais... Mais qu'importe ces choses à ceux qui ont la foi véritable du spirite. Ils savent que la patrie est au-delà des rives terrestres, et que les joies de la vie future compensent largement les épreuves et les tourments de celle-ci.

Continuez donc vos études avec ce saint zèle dont vous êtes animé; que dans cette demeure votre groupe se réunisse chaque semaine pour que rien ne vienne entraver vos travaux; ne tentez pas d'expériences impossibles; néanmoins, un conseil : repoussez toute communication anomale, étrange, ou qui vous ordonnerait certaines pratiques superstitieuses. Les Esprits ne doivent rien prescrire de particulier ou d'excentrique, ni prétendre se faire reconnaître à vous par telle ou telle parole, tel ou tel signe singulier. Dans le doute, et quand votre raison reste indécise, ayez recours aux ouvrages de la doctrine. Il vaut mieux repousser une vérité, je l'ai déjà dit, que d'accepter une fausse théorie, un faux système. En suivant cette méthode, vous arriverez à votre perfection.

Au nom de Paul, mon bien-aimé maître, au nom de l'Esprit de vérité, dont je ne suis qu'un obscur disciple, je vous bénis, vous tous qui êtes ici réunis, et je vous laisse entre les mains si bienveillantes d'Augustin et de Thérèse, qui ont bien voulu accepter la tâche de conduire votre cher groupe vers les vérités éternelles.

Votre,

ERASTE.

*Le Directeur-Gérant* : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.